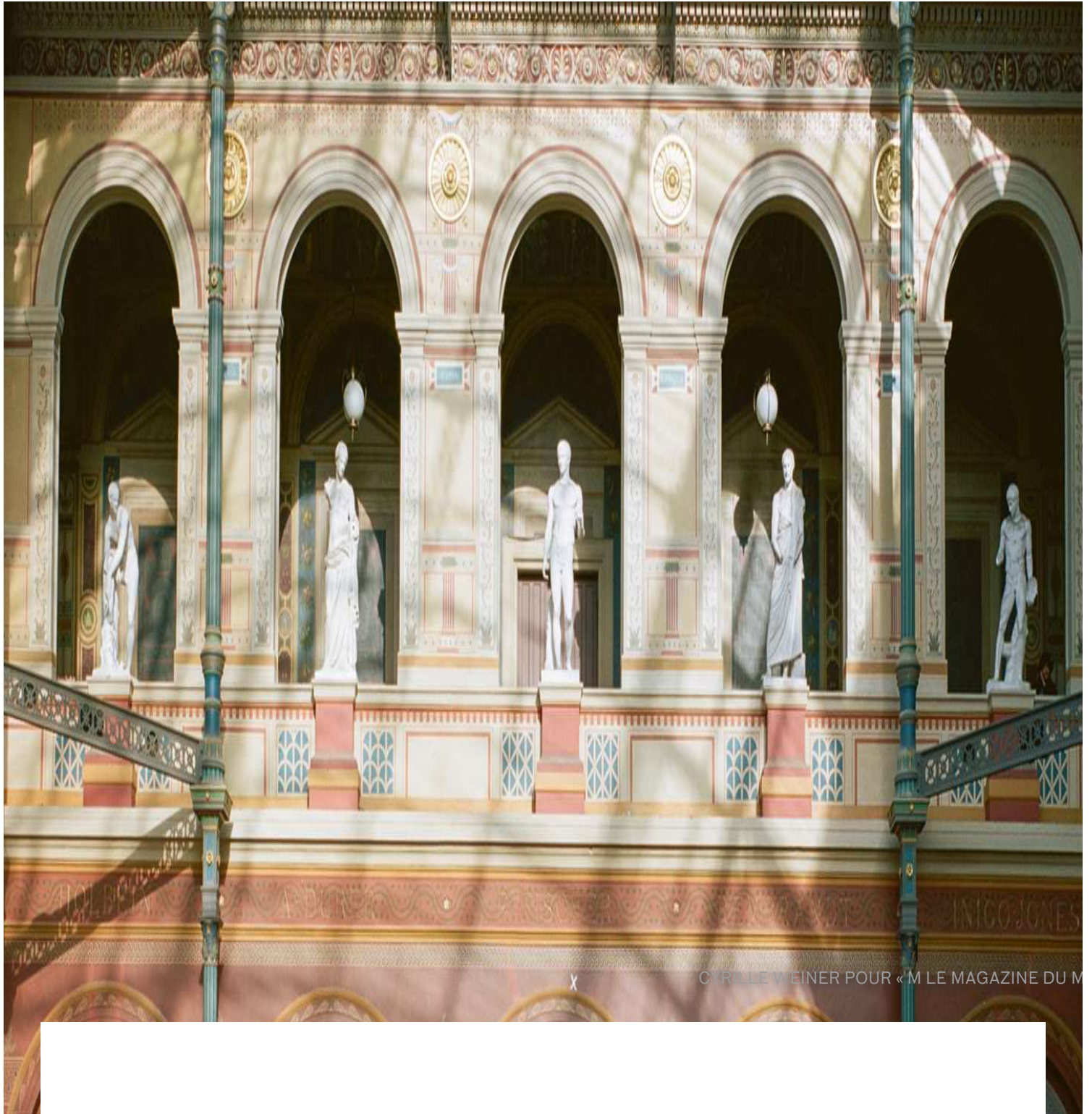




L'art délicat de diriger les Beaux-Arts

Par Roxana Azimi

REPORTAGE | Réservé à nos abonnés

Publié le 08 février 2019 à 14h39, mis à jour hier à 17h40

Le commissaire d'exposition Jean de Loisy a pris ses fonctions à la tête de l'École nationale supérieure des beaux-arts le 7 janvier. Son objectif : moderniser en douceur l'institution, réputée ingouvernable.

« *C'est un peu grand, non ?* » Jean de Loisy ironise en décrivant son immense bureau donnant sur le jardin de l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Paris, dont il a pris la direction le 7 janvier. Depuis un mois, ce commissaire d'exposition de 62 ans à l'éternel sourire gourmand et à l'air madré a troqué les dédales années 1930 du Palais de Tokyo, qu'il a présidé pendant sept ans, pour ce millefeuille très ancien monde, installé en 1817 sur le quai Malaquais, face au Louvre. A peine ose-t-il s'asseoir dans les fauteuils Louis XIV si peu confortables pour nos contemporains fessiers.

Ici, rien n'a bougé depuis des décennies, ni les consoles dorées ni le lustre royal. « *Ça les rend tous dingos, ce bureau*, sourit l'artiste Olivier Blanckart, qui enseigne la sculpture à l'école. *Ça excite la petite bourgeoisie postmonarchique, qui a soudain l'illusion de faire partie des puissants du royaume.* »

Ingres, Brancusi, Matisse...

A dire vrai, c'est l'établissement tout entier qui en impose par sa taille – 2,5 hectares dans le 6^e arrondissement –, son dédale de bâtiments et de cours classées, son amphithéâtre d'honneur décoré d'une fresque néoclassique de Paul Delaroche où trônent 75 personnages grandeur nature, sa sombre chapelle, son Palais des études à l'immense verrière, sa collection inouïe de 450 000 œuvres, dont quatre dessins de Léonard de Vinci. Et aussi les fantômes des prestigieux artistes qui y ont fait leurs gammes : Ingres, Carpeaux, Brancusi, Matisse...



L'amphithéâtre de morphologie des Beaux-Arts.
CYRILLE WEINER POUR « M LE MAGAZINE DU
MONDE »

Cependant, Jean de Loisy, nommé par le ministre de la culture Franck Riester, n'hérite pas seulement d'un passé, mais aussi d'un passif. Deux

siècles d'histoire glorieuse, certes, mais également six années de tumultes. Soldées par l'éviction brutale de ses deux prédécesseurs, Nicolas Bourriaud et Jean-Marc Bustamante.

C'est que la tâche est proprement titanesque : gérer une équipe de 197 employés, dont 80 enseignants, aux ego patentés et à l'absentéisme, pour certains, chronique. Respecter l'identité d'un lieu à la fois laboratoire et conservatoire. Etre de front visionnaire et superproviser, aimer la complexité et se montrer indulgent face à l'immaturité. Et plus encore servir une communauté de 655 étudiants.

Lire aussi

Jean de Loisy à la tête des Paris

Deux directeurs limogés en cinq ans

Jeune, brillant, internationalement reconnu – son essai, *Esthétique relationnelle* (Les Presses du réel, 1998), a été traduit en quinze langues –, le commissaire Nicolas Bourriaud, lui aussi ancien directeur du Palais de Tokyo est nommé en 2011 pour succéder aux dix ans de règne d'Henry-Claude Cousseau. Il se voit installé pour longtemps. Et lance rapidement des réformes : il étend l'ouverture des ateliers jusqu'à 22 heures, crée des bourses d'aide à la production pour les jeunes diplômés.

Mais, deux ans plus tard, en octobre 2013, M. Bourriaud essuie sa première crise. Les élèves, qui font leur rentrée et prennent leurs marques, ne digèrent pas que l'école soit privatisée pour un défilé de Ralph Lauren. Surtout, ils n'ont été avertis de la situation que deux jours avant par un courriel sec.

Pendant quelques jours, ils n'ont plus accès aux ateliers, transformés en vestiaires. Un autre front s'ouvre du côté de la direction des études et de

quelques enseignants, fustigeant son manque de communication – on lui reproche de ne pas débattre collectivement des questions pédagogiques. Le voilà brutalement limogé, en 2015, par la ministre Fleur Pellerin.

Des plaintes pour harcèlement

Son successeur, l'artiste Jean-Marc Bustamante, ne manque pas non plus de panache. Et il connaît les rouages de la maison, pour y enseigner depuis vingt ans. Afin de diversifier le profil des étudiants, il crée une prépa publique. Et il décroche le label « musée », déjà négocié par Nicolas Bourriaud.

Mais son état de grâce sera de courte durée. En 2017, en pleine onde de choc #metoo, les élèves le prennent en grippe, jugeant désinvolte sa gestion des plaintes pour harcèlement sexuel relayées par une pétition réunissant 800 signatures. Ils lui reprochent de traiter avec une égale légèreté les accusations d'injure raciale au sein des équipes de gardiens. Enfariné par quelques élèves, Bustamante est lâché par les tutelles en juillet 2018.

Lire aussi

L'Ecole des beaux-arts à l'é
harcèlement



Un détail de la statue de Caesar Imperator dans la cour vitrée du Palais des études. CYRILLE WEINER POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Aucun des deux directeurs n'a vraiment démerité. Mais sans doute n'ont-ils pas su trouver les bonnes réponses aux tourments de l'époque. Surtout, ils sont victimes d'une crise structurelle qui les dépasse. En réalité, l'institution est à un moment charnière, prise en tenailles entre un fonctionnement classique, qui n'a que peu changé depuis des décennies, et une nouvelle ère, où les écoles d'art se font désormais concurrence au niveau européen, où les fonds publics ne sont pas les mêmes qu'auparavant. « *Toute réforme se heurte à l'inertie* », soupire Nicolas Bourriaud.

Emblème d'une excellence française

Institution nationale phare, emblème d'une excellence française et objet

de fantasmes, les Beaux-Arts attirent. Chaque année, les candidats se bousculent au portillon, sur dossier puis concours : 1 200 appelés pour à peine 100 élus par promotion qui étudieront pendant cinq ans. D'abord parce que l'École est perçue comme un sésame. Mais aussi pour sa situation géographique, qui favorise l'entregent avec les galeristes et commissaires qui comptent.

En outre, certains des jeunes artistes français les plus en vue du moment, comme Laurent Grasso ou Neïl Beloufa, se sont formés ici. « *Les Beaux-Arts, c'est comme la série Fame* », sourit Clara, étudiante en troisième année, citant ce feuilleton des années 1980 narrant le quotidien d'une école d'arts du spectacle new-yorkaise.



Dans l'atelier Gauthier, du nom du professeur qui y enseigne. CYRILLE WEINER POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

« *J'aime la place qui est donnée à la peinture, sans que ça ne devienne un dogme, les autres arts ne sont pas négligés* », ajoute Cecilia Granara, étudiante en quatrième année. Même les anciens en parlent avec des étoiles dans les yeux. « *C'est là que je suis née* », confie l'artiste Lucie Picandet, diplômée en 2007. « *Pour rien au monde je n'aurais fait une autre école* », assure son confrère Djabril Boukhenaïssi.

Un esprit transgressif

Certains viennent aussi pour l'esprit transgressif qui a fait le sel des Beaux-Arts. De 1892 à 1966, le bal des Quat'z'arts faisait scandale avec ses défilés dénudés et son esprit païen. Durant Mai 68, l'école est occupée par les étudiants, qui y installent l'Atelier populaire, produisant à la chaîne, au terme de débats houleux quelque 600 affiches, certaines mythiques. Dans les années 1980, l'ambiance vire au futoir alcoolisé. Avant de rentrer dans le rang.

Aujourd'hui, les élèves sont moins les « *barons perchés* » décrits par le dessinateur Joann Sfar, lui-même ancien élève puis enseignant, dans son roman *Modèle vivant* (éditions Albin Michel, 2018), que des rejetons de la bourgeoisie. Mais l'héritage libertaire demeure : pas d'horaires, pas de comptes à rendre, une autonomie quasi totale.



La cour du Mûrier, récemment rénovée. CYRILLE WEINER POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

« *C'est le seul endroit où on peut penser une idéologie autre, la fin du capitalisme* », remarque Jean-Marc Bustamante, qui dut néanmoins évacuer, en 2016, les partisans de Nuit debout. L'objectif de l'enseignement est, comme le dit l'artiste François Boisrond, de « *protéger l'appétit et l'entrain des élèves* ». Certes, les élèves apprennent toutes les techniques de la peinture, de la photo, du bronze, de la vidéo comme de la céramique. Et l'école organise régulièrement des conférences, invitant les professionnels de l'art à venir expliquer leurs métiers.

Un système propice aux dérapages

Les statistiques, qui datent de 2015, se veulent optimistes : trois ans après

leur sortie, plus de huit diplômés sur dix ont un emploi rémunéré. Ils deviennent régisseurs, assistants d'artiste, médiateurs, graphistes... Mais moins de 10 % vivent exclusivement de leur art. « *Je leur dis constamment "Vous ne gagnerez rien" »*, martèle l'artiste Jean-Michel Alberola. Une stratégie que ne partage pas Jean-Marc Bustamante. « *On ne dit jamais aux étudiants d'une école de journalisme qu'ils vont écrire dans Ici Paris parce qu'ils ne pourront pas écrire dans un grand journal, grince-t-il. Moi, je dis : "Essayez de devenir artiste !" »*

Cette précieuse liberté, hors des contingences matérielles, a toutefois un revers : le fonctionnement de l'école a pu laisser s'installer un climat propice au harcèlement, sous toutes ses formes. Emprise psychologique d'une enseignante sur ses élèves ; ambiance militaire chez un professeur de céramique particulièrement sanguin, prompt à casser les œuvres des étudiants qu'il juge nulles.

Quant au droit de cuissage, il ne date pas de l'affaire Weinstein. Jusqu'en 1897, les femmes n'étaient admises aux Beaux-Arts que comme modèle. Aujourd'hui, elles représentent 60 % des effectifs, pour un corps enseignant majoritairement masculin, d'une moyenne d'âge de 58 ans. L'historien d'art Didier Semin, qui y enseigne depuis vingt ans, l'admet, « *le système d'atelier autour d'un maître favorise l'abus de pouvoir* ». De la séduction au dérapage, il n'y a qu'un pas : main sur la cuisse, remarques sexistes, humiliations.

Pas de poursuites pénales

Et les faux pas ne datent pas d'hier. « *Les étudiantes asiatiques devenaient des proies systématiques et ne savaient pas comment réagir* », se souvient Yves Michaud qui, en son temps, menaça cinq enseignants d'un « *tenez-vous à carreau, je ne vous défendrai pas* ». Alfred Pacquement, aux

commandes de 1996 à 2000, se félicite, lui, d'avoir licencié un responsable des bases techniques qui s'était montré trop leste avec les jeunes filles.

Aucune affaire n'a fait l'objet pour l'heure de poursuites pénales. Mais un enseignant en dessin d'après modèle vivant, longtemps protégé par la direction, a été suspendu à la rentrée 2018. « *Il fallait le voir pour le croire, il ne se focalisait que sur les nanas et snobait les mecs* », rapporte Djabril Boukhenaïssi. « *Si ses blagues fonctionnaient, il repoussait les limites* », renchérit Thibaut Bouedjoro. Le mouvement #metoo a certes sifflé la fin de la partie. Une charte de déontologie a été mise en place en 2017. Et Jean de Loisy de marteler : « *Aucune ambiguïté n'est tolérable.* »



L'Ecole des beaux-arts de Paris. CYRILLE WEINER POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

La pression est d'autant plus forte que les Beaux-Arts de Paris sont surveillés de près par le ministère de la culture qui, plus que tout, ne veut pas de vagues. « *Quand la Rue de Valois éternue, l'école s'enrhume* », résume Olivier Blanckart. Les attentes auxquelles se confrontent les directeurs sont aussi nombreuses que divergentes : il faut tenir compte de la feuille de route du ministère – davantage de diversité dans le recrutement des élèves et un rayonnement toujours plus grand –, des susceptibilités des enseignants et des revendications des élèves.

Une grande concurrence internationale

Or, comme Sciences Po avant la tornade Richard Descoings, qui professionnalisa et internationalisa l'école de la rue Saint-Guillaume, les Beaux-Arts traversent une crise. Alors que sous la direction du philosophe Yves Michaud, de 1989 à 1997, l'école avait entamé sa mutation – nouveaux médias, invitation d'artistes prestigieux, comme Annette Messager et Christian Boltanski, création d'une médiathèque –, par la suite, la machine s'est enrayée.

La dimension internationale s'est étiolée, d'abord dans les rangs des enseignants. Les salaires français, inférieurs à ceux pratiqués de l'autre côté du Rhin, de la Manche et des Alpes, n'attirent guère les grands artistes mondiaux. Les Beaux-Arts, qui s'étaient dispensés d'un site Internet en anglais jusqu'en 2015, n'attirent plus comme avant.



Le bureau du directeur, Jean de Loisy. CYRILLE WEINER POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

La proportion d'étudiants étrangers y a sévèrement chuté, passant de 35 % dans les années 1990 à 20 % aujourd'hui. Et le taux risque même de baisser avec la hausse des droits d'inscription de 400 % pour les élèves extraeuropéens annoncée par Edouard Philippe.

Yves Michaud le regrette. « *Paris n'est plus dans le peloton de tête.* » L'école est concurrencée depuis vingt ans par une autre école d'arts, la Villa Arson, à Nice, ou par une école d'arts appliqués, les Arts déco de Paris, d'où sont sorties des peintures, comme Pierre Huyghe et Xavier Veilhan. Et elle est sérieusement distancée par Central Saint Martins, à Londres, malgré des frais de scolarité imbattables – 433 euros contre 10 500.

Privatisations et sponsors

Cecilia Granara, qui a fait ses armes dans l'institution londonienne, n'a pas oublié l'incrédulité de ses camarades lorsqu'elle a annoncé rejoindre les Beaux-Arts. « *On m'assurait que c'était vieillot, académique, rappelle-t-elle. Mais à Londres aussi il y a une forme d'académisme dans le refus des cours techniques et de tout art avant les années 1960 !* »

**ée par les piquets de
ie : pas assez
ernationale, pas assez
Grand Paris. »
izedde, coprésident de**

Son particularisme, le fonctionnement en atelier, qui fait aussi partie de son charme, est également critiqué. Soupçonné de favoriser les baronnies, à mille lieues de la fluidité de mise dans l'art contemporain. « *L'école est atomisée, sans logique collective*, constate Stéphane Sauzedde, coprésident de l'Association nationale des écoles supérieures d'art (Andéa). *Elle est clouée par les piquets de l'ancien régime : pas assez féministe, internationale, pas assez ouverte sur le Grand Paris.* »

Pas assez riche non plus. Aussi doit-elle absolument lever de l'argent privé, soit quelque 2 millions sur un maigre budget total de 11 millions, car elle part en lambeaux. Un jour, c'est la cour du Mûrier qu'on doit retaper, un autre, la fresque de Delaroche qu'il faut restaurer. Pour gonfler ses finances, l'école loue depuis trente ans, et plus notablement ces dix dernières années, ses murs à des événements privés supposés « *en cohérence avec les missions et enjeux pédagogiques* », selon le site Internet des Beaux-Arts. Difficile de trouver la « *cohérence* » dans le Live Show de la marque de lingerie Etam pendant la Semaine de la mode, en septembre 2018...



Dans l'atelier Gauthier. CYRILLE WEINER POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Les Beaux-Arts courent aussi après les sponsors, pas si faciles à attraper. Soutenir une école apporte moins de visibilité que financer une exposition blockbuster. Certains se montrent généreux. Yves Michaud se souvient avoir accueilli trois jours d'affilée Kenzo. Qui, en retour, a financé pendant cinq ans une chaire d'artiste invité.

Le groupe immobilier Compagnie de Phalsbourg a donné l'équivalent de 361 000 euros en mécénat de compétence pour la mise en lumière des façades. Mais, souvent, les élèves questionnent l'usage de cet argent. « *Pourquoi restaurer une fresque dans un amphi où les élèves ne vont quasiment jamais quand les ateliers fuient et qu'il n'y a pas d'eau potable ?* », s'interroge Djabril Boukhenaïssi.

« Pas de révolution, mais une évolution »

On l'aura compris, garder le paquebot à flot n'a dès lors rien d'une sinécure. « *C'est un poste où l'on s'épuise, où il faut sans cesse réinventer et se réinventer pour garder l'énergie* », admet Alfred Pacquement. Pour rompre la fatalité, le nouveau directeur jouit d'un alignement inédit des planètes : une douzaine d'enseignants partiront à la retraite d'ici à deux ans. L'occasion d'apurer le passif. Et de changer de logiciel.

Jean de Loisy le promet, il veillera dans ses prochains recrutements à respecter la parité et guignera davantage l'international. Convaincu que « *l'art se nourrit de son extériorité* », ce grand curieux veut instaurer de nouveaux cours « *hors piste* », autour de questions aussi variées que le biomimétisme ou la cosmologie, développer de nouvelles filières autour des métiers de l'exposition, et plus encore mettre en musique une équipe très désaccordée.

Quant à son bureau majestueux, il souhaiterait en faire une salle de réunion et s'installer dans un lieu plus modeste. « *Je ne fais pas de révolution, mais une évolution* », sourit le gentilhomme qui sait bien que les révolutions risquent de faire rouler les têtes. A commencer par la sienne.

Roxana Azimi